Bru d'Esquille, J
Les apostrophes

LES

APOSTROPHES

SATIRES POLITIQUES

PAR

J. BRU D'ESQUILLE

Auteur des *Revanches*



PARIS

LACHAUD ET BURDIN, EDITEURS

4, PLACE DU THÉATRE FRANÇAIS

1874

LES APOSTROPHES

SATIRES POLITIQUES


J. Claye. Imprimeur
7 St Benoit 7 à Paris

LES

APOSTROPHES

SATIRES POLITIQUES

PAR

J. BRU D'ESQUILLE

Auteur des *Revanches*



PARIS

LACHAUD ET BURDIN, ÉDITEURS

4, PLACE DU THÉATRE FRANÇAIS, 4

—

1874


LIBRARY
1977
UNIVERSITY OF TORONTO

PRÉFACE

L'Histoire est un grand livre où les peuples vivants
Ajoutent tous les jours des feuillets émouvants :
Ils viennent y graver la page de leur vie,
D'une page semblable incessamment suivie,
Et le destin préside à cet enchaînement,
Assistant au baptême ainsi qu'au testament,
Et donnant pour mesure au berceau d'une race
La largeur du cercueil de celle qui s'efface.

Oui, depuis que le char du monde sans essieux
Tournoie inconscient dans les vides des cieux
Et que l'humanité, dénoûment sans préface,

Accroche ses hasards au néant de l'espace ;
Depuis qu'atome errant dans l'éther agrandi,
L'homme s'est déposé sur ce terrain maudit,
Germe toujours fécond des nations esclaves
Auxquelles rois et dieux imposent leurs entraves,
Chaque société suit la course des temps
Sous des signes divers avec des sorts constants :
Sa forme dans le sol disparaît tout entière,
Son corps va se dissoudre au fond de la matière...

Seul, l'Esprit ne meurt pas : toujours grand, toujours beau,
Il plane insaisissable au-dessus du tombeau ;
Instruit par le passé, mûri par les orages,
Il s'épure sans cesse avec le cours des âges,
Flétrissant les abus et les oppressions,
Donnant un plus haut but aux révolutions,
Enfin encourageant dans sa marche lassée
Le Progrès éternel, ami de la pensée...

Le Progrès! oui, c'est lui qui, guidant l'être humain,
Du bien vers le meilleur lui trace le chemin ;
Qui, chassant ses faux dieux enveloppés de voiles,
Eau, terre, feu, soleil, faunes, plantes, étoiles,

Adresse au paganisme un salutaire adieu,
Et, passant par le Christ, le conduit jusqu'à Dieu
C'est lui qui, repoussant la fable et le miracle,
Hardiment s'introduit au sein du tabernacle,
Renverse avec Luther et brise avec Calvin
Du novateur Jésus le fantôme divin,
Poursuit le Roi des Rois dans son dernier refuge,
Et, prenant la raison pour arbitre et pour juge,
Ne demande qu'aux faits et qu'aux réalités
La loi de la nature et des sociétés.
Enfin, c'est le Progrès qui, poussant l'âme humaine,
Etend son horizon, élargit son domaine,
Aide son dur essor du nid impérial,
Qu'il s'appelle le Louvre ou bien l'Escurial,
Et, par l'individu pénétrant jusqu'aux masses,
Plante, en dépit des rois qui compriment les races,
Sur le sol où régnait la féodalité,
La bannière du droit et de la liberté.

. . . .

Muni de ces leçons, avide de science,
Je voyage ici-bas scrutant ma conscience,
Écoutant la justice et recherchant le vrai :
Partout où le devoir sera, je le suivrai.

Un an déjà passé, j'ai commencé ma course,
Isolé, sans appui, n'ayant d'autre ressource
Que mon désir du Bien et mon amour du Beau.
L'Empire dans Sedan rencontrait son tombeau,
La Prusse nous broyait sous sa scélératesse,
Et mon cœur dans mes vers fit passer sa tristesse,
Et mon vers dans les cœurs fit passer son espoir.

Aujourd'hui je reprends mon chemin rude et noir :
L'étranger est parti, mais les royautés sombres
Assiégent de complots nos sanglantes décombres...
Je suis républicain et je le resterai.
Mais dans ce rôle ingrat, je ne m'attacherai
Qu'aux principes féconds d'où la règle découle :
— Un homme n'est pas plus, à mes yeux, qu'une foule;
Militaire ou civil, général ou soldat,
Il doit tenir son poste et remplir son mandat;
Si l'intérêt, la peur, la fatigue ou l'envie
Le font quitter son rang et mentir à sa vie,
C'est un traître; qu'on mette une barre à son nom,
Il ne nous manque pas; tué par le canon
Ou par sa lâcheté, que nous importe, en somme?
— Mieux vaut prendre en pitié l'humanité qu'un homme;
L'heure est aux combattants et non pas aux rêveurs,

Et le peuple se sauve en dépit des sauveurs!

. . . .

. . . .

Donc, vous qui me lisez, s'il m'arrivait en route
De soulever un masque ou d'éclaircir un doute,
De flétrir certains noms, même des noms amis,
Ne vous y trompez pas, ce sont des ennemis.
Je sais que la besogne est aride et terrible,
Que mes vers justiciers seront passés au crible,
Que je jette au chenil ceux qui sont au pavois,
Que les partis déçus étoufferont ma voix
Et que, pour me punir de leurs ignominies,
Ils traîneront mon corps, mon œuvre aux gémonies. .

Et puis? — Le vers vengeur n'en restera pas moins.
Les acteurs sont vivants, les faits sont mes témoins;
De tout ce que je dis j'apporterai des preuves,
Et je suis prêt d'avance à toutes les épreuves :
Allez donc, ô mes vers, faire votre devoir;
Bravez tous les dangers que vous pouvez prévoir;
Je suis de bonne foi, j'écris comme je pense,
Et mon honnêteté sera ma récompense!...

LES APOSTROPHES

I

A LA FRANCE

DES Français ont écrit que la patrie est morte;
Que la France s'en va; qu'on entend à sa porte
Hurler, comme des loups affamés de butin,
Les barbares, jaloux de son heureux destin;
Que nous allons où Rome a retrouvé la Grèce;
Que nous sommes perdus; que l'Espagne en détresse,
Agonisant aux bras de ses fils insensés,
Nous montre le chemin des peuples trépassés;
Que le Trône est tombé, que l'Église chancelle,
Que le sceau du Devoir lentement se descelle
Et qu'un de ces matins, menant son propre deuil,
La France descendra dans son dernier cercueil!...

— Ces hommes ont menti !
Quand les flottes anglaises
Sous leurs drapeaux vainqueurs abaissaient nos falaises ;
Lorsque Crécy, Poitiers, Azincourt, Rouen, Blois,
Devant Plantagenet humiliaient Valois, .
Nul ne désespérait, et c'était une femme,
Une vierge au cœur fort, qui ressuscitait l'âme
Du pays et sauvait l'ingrate royauté
En payant d'un bûcher sa générosité.
— Ces hommes ont menti !
Car en ce temps critique
Où les rois conspiraient contre la République,
Robespierre et Danton, Bonaparte et Carnot
Soudaient leurs volontés dans un unique anneau
Et, dignes du trésor qu'ils avaient à défendre,
Forçaient la France à vaincre et l'Europe à se rendre,
Prouvant à l'univers surpris de leurs exploits
Que les Français nouveaux valaient les vieux Gaulois !

Eh bien ! quoi de changé ? Nous revenons à peine
D'une défaite sûre et d'une mort certaine ;
Et déjà notre sang bat plus chaud et plus fort,
Notre cœur plus vaillant respire sans effort ;
Nos muscles, fatigués de la sinistre orgie,

Reprennent chaque jour un peu plus d'énergie...
Oui, la France renaît
— Et renaît contre vous,
Défenseurs attardés d'un culte trop jaloux :
Elle a perdu la foi de vos sornettes saintes;
Et vos rêves poussifs, vos légendes éteintes
Vont rejoindre au néant des sépulcres sans nom
Le poison Borgia, la gangrène Bourbon.
— Elle renaît sans vous; car le passé rigide
Se dresse et lui tient lieu de conseil et d'égide;
Car elle ne veut plus de toutes ces horreurs,
Papes fous, rois crétins ou bandits empereurs,
Qui fondaient leur grandeur sur sa propre faiblesse
Et, sauveurs patentés, ne sauvaient que la caisse.
— Elle renaît enfin malgré vous; car on sait,
Comtes, marquis et ducs, ce que vous avez fait,
Devant vos intérêts oubliant votre honte,
Pour arrêter le flot populaire qui monte.....

Mais tout change ici-bas, et l'éternel Progrès
Du ciel de l'infini rapproche les degrés :
Le cycle est achevé : Dieu commença le terme,
La royauté suivit, et le peuple le ferme!

Et ne nous dites pas que ce Progrès rêvé
Trouverait contre lui l'univers soulevé,
Que les rois menacés ligueraient leurs colères
Pour maintenir debout les abus séculaires ;
Que l'étranger est là, veillant haineusement
Pour écraser dans l'œuf le moindre mouvement...

— Il est de par le monde une Force des choses
Qui plane sur les deuils, sur les apothéoses,
Et pèse à sa balance avec un poids loyal
La nation victime et l'assassin royal.
Parfois elle est aveugle et parfois elle est sourde ;
Mais plus l'attente est longue et plus sa main est lourde ;
Et quand le Crime, heureux de son rêve exaucé,
Porte un toast au triomphe avec le sang versé,
Elle surgit alors ironique et muette,
Convive inattendu qui vient finir la fête,
Et grave son arrêt sur les murs profanés,
Mané-Thecel-Pharès des bourreaux couronnés !

Ce qu'elle fait des rois aux mains des populaces,
Au livre de l'Histoire elle le fait des races,
Et l'heure de leur vie et l'heure de leur mort
Sonne uniformément à l'horloge du sort :

Chacune tour à tour naît, grandit et s'élève,
Domine par les arts, s'impose par le glaive,
Éblouit l'univers et jette, au monde entier
Trop petit pour sa gloire, un regard de pitié...
Jusqu'au jour où, glissant sur les marches du trône,
Elle perd d'un seul coup la vie et la couronne,
Laissant en souvenir à la postérité
Pour dix siècles de vie un jour d'humanité.

Or, la race latine a gravi la colline,
Elle est sur le plateau; mais l'horizon décline;
Elle aperçoit déjà la pente du versant,
Et déjà sous ses pieds le sol va s'affaissant.

Vas-tu donc t'engloutir, ô France, ô vieille Gaule,
Au néant d'Italie, à la nuit espagnole
Et rendre, t'inclinant sous un joug odieux,
Ton corps aux faux Césars et ton âme aux faux dieux?
Peux-tu, sans qu'au dedans tout ton être en frissonne,
Entendre dans tes champs la fanfare saxonne,
Et céder sans combat aux Germains envieux
Le trésor de tes fils, l'honneur de tes aïeux?
Alors rappelle-toi Brennus au Capitole,
Charlemagne portant un monde à son épaule,

Richelieu soumettant l'Allemagne à ses lois,
La Révolution triomphant de vingt rois;
Et, dans tes souvenirs ravivant ton courage,
Montre aux corbeaux de mort, aux vautours de carnage,
Que la France est debout et qu'elle peut encor
Chauffer à son foyer l'Europe qui s'endort!

30 décembre 1872.

II

A MONSIEUR THIERS

Un homme s'est trouvé, de bizarre nature,
Ayant deux âmes en un corps,
Prestigieux acteur d'un drame d'aventure
Dont il brossa tous les décors ;
C'est lui qui fait les trucs, qui machine la scène
Et qui frappe le dernier coup,
Prologue ou dénoûment, sur les bords de la Seine
Ou sur les grilles de Saint-Cloud.
Auteur, il sait créer des héros légendaires;
Au besoin il est costumier
Et compose à chacun des rôles secondaires
En se réservant le premier.

Pour un effet voulu masquant ses batteries,
Il sait dans l'ombre cheminer,
S'incliner aujourd'hui devant les coteries
Pour mieux demain les dominer,
Ajourner les débats afin de les résoudre,
Perdre du temps pour en gagner,
Pardonner à chacun pour mieux se faire absoudre...
Et diviser pour mieux régner.
Constamment engagé, mais restant toujours libre,
Il bascule de tout côté,
Se penche à droite, à gauche, et garde l'équilibre
Sur son centre de gravité.
Il est souple et de fer, constant dans ses maximes
Et varié dans ses moyens,
Autant aimé que craint des bas-fonds et des cimes,
Des soldats et des citoyens;
Peut-être ambitieux mais aimant la patrie
Et, dans son amour du pouvoir,
Luttant moins pour sauver sa fortune meurtrie
Que pour accomplir son devoir.
Petit bourgeois, il est le successeur des princes
Dont il fut l'aide et le danger;
S'il subit la Commune, il sauva nos provinces
Du joug trop long de l'étranger...

— Voilà l'homme : son nom signifie espérance,
Ses fautes valent des succès,
Et, s'il peut, il rendra la grandeur à la France
Et la République aux Français [1].

3 mai 1873.

1. L'Assemblée n'avait pas encore fait son 24 mai !

III

AUX ROYALISTES

I

Ah çà! ducs et marquis, comtes et gentilshommes,
Qui détruisez notre repos,
Quels sont ces mannequins vermoulus, ces fantômes
Affublés de vieux oripeaux,
Que vous vous obstinez, forçats d'une foi sainte,
A ressusciter du néant,
Comme si les lambeaux d'une légende éteinte
Imposaient au peuple géant?
Prétendez-vous toujours nous imposer pour maîtres,
Malgré nous et par tous moyens,

Ces princes où trois fois nous rencontrons des traîtres
Quand nous cherchons des citoyens?
Ou gardez-vous l'espoir que le progrès recule,
Que la France adore à genoux
Ce monarque divin, ce culte ridicule
Et ce passé croulant sur vous?
D'ailleurs, est-ce le jour? L'heure est-elle venue?
Est-ce le moment pour chacun
De rompre brusquement la trêve convenue,
De briser le rêve importun?
Quoi! la France est à bas, victime expiatoire,
Lavant le sang qui fume encor;
La Prusse est là, chez nous, liquidant sa victoire
Et rançonnant notre trésor;
L'ordre se rétablit, le crédit se rassure,
Le commerce se reconnaît...
— Et vous n'avez pas honte à rouvrir la blessure
De cette morte qui renaît!

II

Tenez, vous êtes fous : car je ne veux pas croire,
Encenseurs de la royauté,

Que le défaut d'honneur, le manque de mémoire
Ou l'absence de loyauté
Soit l'unique motif de toutes ces intrigues
Où se meut dans le désarroi
Votre avide parti, ni de toutes ces brigues
Qui déshonorent votre « roy. »
Ouvrez les yeux au moins; voyez ce qui se passe;
Interrogez sans passion
Tous ces bruits orageux qui traversent l'espace,
Et consultez la nation.
— Élus par le pays pour faire, comme à Rome,
Sortir des plis de vos manteaux
Ou la guerre ou la paix, ou l'impôt sur le chaume
Ou la taxe sur les châteaux,
Vous avez préféré dans votre main repue
La plume esclave au glaive fier
Et le paraphe noir de l'encre corrompue
A la cicatrice du fer.
— Soit, vous aviez ce droit, vous n'en aviez pas d'autre;
Après ce devoir accompli,
Votre intérêt devait céder le pas au nôtre,
Votre mandat était rempli,
Et c'était au pays, le souverain unique,
De choisir et de décider,

Du principe ou du roi, du prêtre ou du laïque,
Ce qu'il fallait perdre ou garder.

III

Mais vous n'avez pas eu la grandeur de vos pères
Des États de Quatre-vingt-dix :
Vous nous avez joué la farce en gais compères,
En vrais titis du paradis;
Et, profitant du trouble, abusant des angoisses
Où nous laissait votre traité,
Vous avez mis la main, marguilliers des paroisses,
Sur notre souveraineté.
— Dès lors, vous avez cru que vous pouviez tout faire.
N'ayant pas la majorité
Dans ce pays vaillant qui frémit de colère
Devant votre duplicité,
Vous avez réuni, sombres parlementaires,
La crosse d'or et le blason,
La haine des manoirs, l'orgueil des presbytères,
Le mensonge et la déraison;
Et, comptant sur le nombre au sein de l'Assemblée
Pour briser notre volonté,

Vous avez accouché, dans une nuit troublée,
D'un embryon de royauté.
— Prenez garde ! le sol que foulent vos sandales,
O petit-fils des émigrés,
Est miné par le flot qui gronde sous les dalles
Et qui ronge tous les degrés.
Cédez, il en est temps, à sa marche insensible,
Et faites au peuple sa part :
Hier vous le deviez, aujourd'hui c'est possible;
Mais demain ce serait trop tard !

6 mars 1872.

IV

AUX BOURGEOIS

I.

Je te connais, bourgeois : tu t'appelles Jocrisse,
Joseph Prudhomme ou Calino ;
La sottise est ta mère et l'erreur ta nourrice,
Deux cercles du même tonneau.
Dès le berceau, tes mains firent œuvres vassales :
Serf des moines et des barons,
Tu nouais leurs souliers autour de leurs pieds sales
Ou tu chaussais leurs éperons.
Puis on te vit grandir, mais pour changer de maître
Et porter, esclave entêté,

Les tailles du seigneur et les dîmes du prêtre
Aux fermes de la royauté...
Jusqu'au jour où tu fis, vieux bourreau populaire,
Pour baptiser ta liberté,
Couler sous le couteau de ta longue colère
Le sang d'un roi décapité!
Mais ta force se lasse et ton âme énervée
S'affaisse après ce long effort;
Tu recules devant ton œuvre inachevée,
Tu fais naufrage dans le port
Et, baisant de nouveau cette éternelle entrave
Que vient de briser ton talon,
Fait libre par toi seul, tu te refais esclave
Devant le César de Toulon.
Par moments, sous la main des rois que tu te donnes
Tu te cabres haineusement,
Tu chasses un instant tes faiblesses poltronnes,
Tu respires superbement;
Puis on te jette un os : tu cours à la curée
Qui t'enivre et qui te rendort;
Et quand vient le réveil, ta prison est murée,
Tes pieds traînent des boulets d'or.

II.

Je vous connais, Bourgeois : vous êtes les comparses
Des plus horribles guet-apens.
— Comme les loups tapis dans les ombres éparses.
Qui veillent lâches et rampants,
Espérant que le sort amènera la proie
Sous leur gueule avide de sang,
Vous attendez toujours qu'un tyran vous octroie
Le cadavre d'un innocent.
— Alors, la joie au cœur, les griffes aiguisées,
La bave du prurit aux dents,
Vous taillez, vous tranchez dans les chairs épuisées,
Vous y fourrez vos crocs ardents
Et, gavés, assoupis, la panse bien replète,
Gueule bayante au firmament,
Prenant pour oreiller les côtes du squelette,
Vous ronflez paresseusement.
— Le peuple cependant fait les frais de vos fêtes ;
Mais sous son front noir de sueurs,

Sous ses cheveux blanchis par le poids des défaites,
Ses yeux ont de fauves lueurs :
C'est qu'il a trop longtemps de sa main asservie
Dressé vos festins triomphants,
C'est qu'il a trop longtemps sacrifié sa vie
Dans les combats pour vos enfants :
Comme vous, à son tour, il veut sa part d'ivresse
Et de bonheur au grand soleil;
Il veut sa place à table et ses jours de paresse,
Il veut sa voix dans le conseil :
— Ou, se ressouvenant de tant de funérailles,
Mai, Juin, Buzançais, Saint-Merry,
Il pourrait préparer de dures représailles
Aux jugements de Satory.

III.

Eh! Bourgeois, mon ami, rallume ta lanterne.
Comment! depuis quatre-vingts ans
Tu t'es émancipé, ta séquelle gouverne,
Tu fais la pluie et le beau temps,

— Et tu veux empêcher le pauvre misérable
Que tenaille l'adversité,
D'accuser, de flétrir le sort inexorable
Que lui fait ta rapacité!...
Mais regarde-toi donc, examine ta vie;
Quel est le but de tes efforts?
Le luxe, les plaisirs, la débauche assouvie,
L'argent qui tarit les remords.
Ton ventre a du ballon, ton poêle chante et fume,
Ta caisse a les flancs gros d'écus,
Tes filles ont des dots, ta femme se parfume,
Ton fils crache sur les vaincus...
— Et pendant ce temps-là, l'ouvrier solitaire
Exploité par ton capital
Souffle, sue et se tue à tourmenter la terre
Pour te produire du métal;
Il veille quand tu dors, il jeûne quand tu crêves
Saturé de graisse et de vin;
Et devant tes excès il fait de mauvais rêves,
Il sent monter le vieux levain,
Ses lèvres ont grondé, sur le sol de son bouge
Son rude pied vient de frapper
Un terrible juron, son œil troublé voit rouge,
Il sent ses muscles se crisper...

— Quand pourras-tu comprendre, ô bourgeois imbécile,
Qu'il faut aider le repentir
Ou que le châtiment germe, graine facile,
Dans le sang même du martyr !

27 mars 1872.

V

AUX BONAPARTISTES

I.

En vérité, l'époque où nous vivons est pleine
De stupeurs et d'étonnements :
Le mensonge et la fraude, un instant hors d'haleine,
Inventent de nouveaux romans;
Et, de tous les côtés pataugeant dans la boue,
Éclaboussés de sang français,
Les renards à l'affût, les paons qui font la roue,
Les fauves assouvis d'excès,
Cherchent à remplumer ces légendes pourries
Où Sedan grave ses rougeurs,

Oubliant que la flamme aux murs des Tuileries
A creusé ses baisers vengeurs.
Oui, l'on rencontre encore, à cette heure, des hommes
Qui dans leurs sommeils agités
Doivent voir défiler un peuple de fantômes
Et de soldats ressuscités :
Ils adoraient Décembre, ils acclamaient ses crimes,
Ils léchaient ses souliers sanglants,
Ils souillaient à l'envi les cendres des victimes
De leurs blasphèmes insolents;
Et, fiant sur le sabre et le canon leur force,
Ils préparaient d'un cœur léger
Cette aventure folle où la lâcheté corse
Fit horreur même à l'étranger.

II.

Le *Deux-Décembre* pris, Sedan livré, ces pleutres
Que ces ruines écrasaient,
Cachant leurs fronts flétris sous les bords de leurs feutres,
Fuyaient, se cachaient, se taisaient.
Ah! c'est qu'ils comprenaient que cette chute prompte
Et ce rapide écroulement

N'étaient pas seulement le salaire de honte
Mais l'acte de leur jugement;
C'est que, du haut des monts interrogeant les ombres,
Ces cœurs sourds à tous les remords
Entendaient s'élever du fond des plaines sombres
Le râle accusateur des morts;
C'est qu'ils craignaient enfin que, marquant sa colère
Avec ses griffes de lion,
Le peuple n'appliquât à leur crime exemplaire
La justice du talion;
— Et tremblants, effarés, accroupis dans leurs antres,
Avec des rubans pour licols,
Ils se faisaient petits, ratatinant leurs ventres,
Rentrant leurs cous dans leurs faux cols,
Suant la peur devant l'effroyable anathême
Qui venait de les condamner,
Et recherchant l'oubli... comme si l'oubli même
Suffisait à les pardonner!

III.

Mais on oublie en France : on les a laissés vivre
Sans prison, sans juges, en paix;

On a passé l'éponge, on a fermé le livre
Et brûlé leurs dossiers épais;
Au nom de la concorde on a prêché d'office
La pitié pour le repenti,
L'effacement des torts, le noble sacrifice
Des ressentiments de parti...
— Alors il fallut voir ces capons de la veille :
D'abord timides et bornés,
Ils risquèrent un œil, puis le bas de l'oreille :
Ce fut enfin le bout du nez.
L'air pris, le vent flairé, nos malandrins tranquilles
Dressèrent leurs trucs à couvert,
Avec leurs gobelets, leurs cartes trop habiles,
Et leurs dés pipés de plomb vert.
Puis, devant le public bâillant aux seuils des portes,
A tous les coins des carrefours,
Sans crainte, sans pudeur, proclamant les lois mortes,
Ils recommencerent leurs tours.
Le boniment fini, la muscade passée,
La grosse caisse fit fureur :
Bobèche avait lancé sur la foule amassée
Le cri de : Vive l'empereur!

IV.

O bandit échappé du bagne de l'Histoire,
Toi dont les ordres obéis
Ont fait s'évanouir l'auréole de gloire
Qui rayonnait sur le pays;
O forçat couronné qui naquis par le crime,
Qui par le crime fus heureux,
Regarde et sois content : l'exil te rend sublime,
L'exil te met au rang des dieux.
Mais va, fume en repos ta chère cigarette,
Délassement de ton loisir,
Appelle à ton secours la vengeance discrète;
Rêve, conspire à ton plaisir :
On peut parler enfin, et notre vaste haine,
Au large sous le ciel ardent,
Rappelle Lambessa, se souvient de Cayenne,
Maudit Décembre avec Sedan;
Tes laquais essaîront en vain de te défendre
Et tes bouffons de t'acclamer;
Ton prestige n'est plus qu'un vil amas de cendre,
Un fumier qu'on ne peut nommer :

La France t'a vomi dans un hoquet farouche
Où tout son dégoût s'est versé ;
Le sang des morts t'étouffe et te brûle la bouche.
— C'est la revanche du passé !

20 août 1872.

VI

AUX CŒURS LÉGERS

C'EST à vous que j'en ai, ruffians politiques,
Grippelards de tout culte et de toutes boutiques,
Tartufes du clergé, Basiles du barreau,
Fournisseurs des prisons, pourvoyeurs du bourreau;
Qui, guerriers ou civils, soldats ou chefs suprêmes,
Ne voyant, n'estimant, n'adorant que vous-mêmes,
Esprits faux et menteurs, fourbes et renégats,
Fauteurs de nos revers, auteurs de nos dégâts,
Abusez de l'estime et de la foi publique
Pour trahir la patrie avec la République!

Tout moyen vous est bon qui sert à vos efforts :

Pourvu que les louis gonflent vos coffre-forts,
Pourvu qu'on vous salue et qu'on vous glorifie
Et que l'État penchant à vos mains se confie,
Vous vous débarrassez de ce masque imposteur
Qui recouvrait un maître au lieu d'un serviteur;
Vous brisez l'instrument qui devient inutile,
Vous amputez le bras qui pourrait être hostile,
Vous tirez sur le peuple — et la chair à canon
Va pourrir de vermine au fond d'un cabanon.

Et quand je dirais tout, vos basses convoitises,
Vos vices, vos erreurs, vos blagues, vos sottises;
Quand je dévoilerais les honteuses raisons
Qui sont le pavillon de tant de trahisons;
Est-il un seul de vous, ô grotesques sinistres,
Généraux, avocats, députés ou ministres,
Qui pourrait protester, coupable ou repenti,
Que je vous calomnie et que j'en ai menti?
Eh bien, levez-vous donc, apostats et transfuges :
Voici le tribunal et vous êtes vos juges.

Rhéteur pelliculaire et sophiste entêté,
Qui régentez les arts et l'université;

Qui, devant les ruraux tremblant comme la feuille,
Cramponnez vos dix doigts au cuir d'un portefeuille;
Dites, pourquoi chercher cet impossible accord
De la libre-pensée avec la mitre d'or
Et propager, au sein de notre bourgeoisie,
Le mal contagieux de votre hypocrisie?
Apôtre du « Devoir », ami des malheureux,
Qu'avez-vous fait pour lui? Qu'avez-vous fait pour eux?

Vous, tribun édenté, lion à barbe grise,
Adversaire des clubs et client de l'Église,
Qui, bavant votre fiel dans un haineux effort,
Tantôt sur Louis Blanc, tantôt sur Rochefort,
Avez continué votre œuvre lâche et vile
Contre les égarés de la guerre civile;
Pleurnicheur de Ferrière, arbitre de la paix,
Expiez vos erreurs, expiez vos méfaits,
Cherchez dans la retraite un oubli nécessaire :
La pitié du vaincu n'est pas due au faussaire.

Te voilà, gros Falstaff, ô Silène pervers,
Histrion de la paix et Pasquin des revers!
Des centres à la gauche et de la gauche au centre,

Satyre entripaillé, tu fis rouler ton ventre;
Puis un jour tu partis, ambassadeur bouffon,
Avec ton cerveau creux et ton gosier profond,
Boire le widercome et le faro magique
Dans les salons bourgeois de la libre Belgique.
Bois donc : le châtiment veille chez Ramponneau!
Tu partis sac à vin, tu reviendras tonneau!

Paris était armé de quatre cent mille hommes.
Il bravait les obus, la faim et les fantômes
Que la neige et la peur font surgir des linceuls;
Il s'endormait, le soir, couché sur des cercueils,
Rêvant de la bataille et de la délivrance :
Si Paris se sauvait, Paris sauvait la France...
Et vous, qui prétendez nous avoir défendus,
C'est vous, capitulard, qui nous avez perdus.
— Au nom de la patrie et de sa foi trompée,
Général de carton, rends-nous donc ton épée!

Ah! si j'avais le temps, surmontant mes dégoûts,
De sonder les bas-fonds, de vider les égouts,
De remuer la fange et de fouiller l'écume
Et de figer ma haine à l'encre de ma plume,

Quel lit je vous ferais de boue et de fumier,
O Mangins triomphants, ô casques sans cimier,
Qui, battant du tambour et sonnant la trompette
Pour amasser la foule et grossir la recette,
N'avez plus aujourd'hui, funèbres guérisseurs,
Que des pîtres gagés pour vos applaudisseurs!

Je vous cinglerais tous de mes franches colères,
Exploiteurs éternels des vertus populaires;
Vous, proconsuls altiers des cités du Midi,
Qui soufflez la tempête où le calme grandit;
Vous, infâmes préteurs, dont la Haine et le Vice
Achètent la faveur et soldent la justice;
Vous, soldats qui rêvez ce triomphe maudit
De jeter le pays sous les pieds d'un bandit;
Vous enfin, écrivains dont la plume servile
Fait suer des écus à la guerre civile!

Mais le Code chez nous est si bien entendu,
Qu'où le crime est permis, le blâme est défendu.
Dès qu'on lui met le nez dans son ignominie,
Escobar démasqué crie à la calomnie :
Toucher au mur privé qui cache un malfaiteur,

Nommer Bazaine un traître et César un sauteur,
La prison est trop peu pour une telle audace!
Mais qui fait son devoir ne craint pas la menace;
Et si je tais les noms par respect pour la loi,
Le peuple, qui les sait, les écrira pour moi!

3 mai 1872.

VII

AUX OUVRIERS

I

Les bœufs qui vont aux champs et qui, malgré l'insulte
De l'aiguillon persécuteur,
Font sous le soc aigu s'ouvrir le sol inculte
Au grain de blé réparateur,
De la ferme à la plaine et du champ à la ferme
Chaque jour suivent le chemin
Pour creuser le sillon où doit mûrir le germe
De la moisson du lendemain.
— Vous êtes, ouvriers, comme les bœufs robustes.
A peine un soleil nouveau luit

Que, sur vos durs grabats soulevant vos grands bustes,
Vous quittez la maison sans bruit;
Et l'heure à peine fuit que votre force lance
Au travail un nouveau défi
Dont le patron oisif qu'enrichit l'indolence
Consommera tout le profit.
Cela, vous le savez; vous sentez que la terre
Est ingrate pour vos travaux,
Que la règle est injuste et que le prolétaire
Doit réclamer des droits nouveaux.
Mais la femme est là-bas, avec toute la troupe
Des marmots, trésor du foyer;
Il faut les habiller, il faut tremper la soupe,
Payer le terme du loyer.
Hoh! hop! réveille-toi, compagnon; à l'ouvrage!
Mets la culotte de coutil,
Passe la veste bleue, assure ton courage
Et pèse ferme sur l'outil:
Le maître aura de l'or; mais la Misère guette
Avec sa compagne, la Faim.
Allons, hardi, mon homme, évite la guinguette
Et tes petits auront du pain.

II

Je hais de tout mon cœur cette ivresse sauvage
Qui, tranquille et douce au début,
Boit, se monte, s'échauffe, incendie et ravage
Sans pitié, sans motif, sans but.
Je ne suis pas de ceux qui, craignant vos sévices,
Prêtent dans leur duplicité,
Ouvriers mes amis, à chacun de vos vices
L'appui de leur complicité.
Mais j'ai souffert beaucoup; je sais qu'à vos demeures
La Douleur, sombre pèlerin,
Vient frapper trop souvent, et qu'il est de ces heures
Où, succombant sous le chagrin
Qui vous tient à l'épaule et dont la dent vous broie
A l'atelier, à la maison,
Vous sentez le besoin de lui ravir sa proie
Et de noyer votre raison!
Eh bien, je vous comprends, je plains votre souffrance,
Je conçois qu'à certains moments

Vous demandiez au vin le calme, l'espérance
Et l'oubli de vos longs tourments.
Vous n'êtes point taillés pour être philosophes,
Et le sort n'a pas mis en vous,
Penseurs la volonté, poëtes l'or des strophes,
Pour chasser le souci jaloux.
Travailleurs vous buvez, et comment ne pas boire,
N'avez-vous pas un souvenir
Et des remords qu'il faut chasser de la mémoire
Et que Mai vient de rajeunir?
Qu'importe la liqueur si son essence laisse
Au fond de l'esprit affaibli
Le sommeil qui pardonne! Et qu'importe l'ivresse
Si l'ivresse verse l'oubli!

III

Qu'importe, malheureux? Mais le sou de tes veilles,
Ramassé morceau par morceau,
Que tu vas le lundi boire à l'ombre des treilles
Et digérer dans le ruisseau,

Le sou du cabaret qui te remplit la gorge
Et fait le creux dans ton cerveau,
Sais-tu bien, ouvrier, qu'il est l'immense forge
D'où naîtra le progrès nouveau?
C'est le sou de l'école et c'est le sou du livre.
Par lui, demain, tu peux avoir
La force et l'union : la force qui délivre,
L'union qui fait le pouvoir;
Tu peux écrire et lire : écrire ta pensée,
Lire la charte de tes droits;
Par le vote logique et l'action sensée
Braver les patrons et les rois...
Cela ne vaut-il pas une chopine vide,
Un canon de plus ou de moins,
Un de ces longs hoquets où ton ventre dévide
Son chapelet à tous les coins?
D'ailleurs, il est des temps où l'oubli devient crime.
— A l'heure où le joug allemand
Sur notre propre sol nous serre et nous opprime
Dans un fatal enchaînement;
Où l'air, la terre et l'eau s'épuisent sans relâche
A produire notre rançon...
Il faut se souvenir, chasser l'ivresse lâche,
Tirer parti de la leçon.

A l'école, ouvrier ; c'est l'arène publique
Où lutte quiconque a du cœur :
Enfant de la misère et de la République,
Combats et tu seras vainqueur !

22 mai 1872.

VIII

LA CHAMBRE EN VACANCES

A mon ami Marius Bousquet

Eh bien, chers députés, avez-vous fait vos malles?
Avez-vous préparé vos glandes lacrymales
Pour les vivats, les toasts et les ovations
Que vont vous adresser les populations?
Ces honneurs vous sont dûs, et j'aperçois d'avance
Les maires, les curés, tous ceux qui tiennent l'anse
Du panier campagnard, vous assaillir en chœur,
Des bouquets à la main avec la bouche en cœur,
Pour vous féliciter, orateurs en vacances,
Du succès qu'à la Chambre ont eu vos éloquences.

Ah! vous méritez bien tous ces beaux compliments :
Vous êtes — entre nous — des discoureurs charmants.
Patriotes zélés, diplomates sincères,
Libéraux convaincus, députés nécessaires;
Bref, vous êtes parfaits; — même vous avez eu
Pour ce bon monsieur Thiers, plus qu'on ne l'aurait cru,
Du respect, des égards et de la patience :
Le laisser président, c'était en conscience
Faire, contre vous-même et pour la nation,
Œuvre de dévoûment et d'abnégation!...

Je sais bien que, sortis de quelque bouche vile,
Des cancans malheureux avaient couru la ville,
Qui vous représentaient comme déterminés
A mener monsieur Thiers par le bout de son nez;
Même on s'entretenait, parmi les indigènes,
De complots, d'Éventails, de groupes homogènes
Et de Bonnets à poil qui devaient sans façon
Donner au président une bonne leçon...
Mais c'était un faux bruit, et sa reconnaissance,
D'ailleurs, vous assurait de son obéissance...

Donc vous pouvez, messieurs, vous en aller en paix,
Laissant sur vos vieux bancs, sur vos dossiers épais

Veiller, sphinx accroupi dans l'ombre et le silence,
Cette Commission qui siége en permanence.
En route... et bon voyage!
Allez voir dans les champs
Les simples laboureurs et les petits marchands;
Demandez au berger qui fait paître les vaches,
Au vigneron qui tord le raisin sous les bâches,
Au moissonneur qui fait tomber les épis mûrs,
Au fermier dont l'argent veut des placements sûrs;
Demandez-leur, à tous, ce qu'ils pensent du trône,
D'Aumale, d'Henri V, du César sans couronne,
Et de cet homme enfin qui, par vous entravé,
Dirige malgré vous l'État qu'il a sauvé!

O Raudot et Clapier, entêtés adversaires
Des impôts que nos deuils ont rendus nécessaires,
Qui tapez tour à tour, rivaux du grand Arpin,
Sur les tissus de soie ou les peaux de lapin;
O Saint-Marc Girardin [1] dont la verve facile
Dépasse de cent pieds les lettres d'Haussonville;
O Baze, ô moussu Baze, ô vieux questeur grinchu
Qui plaisantez Ducrot et badinez Trochu;

1. Mort depuis.

Et vous, ô Dupanloup, dont la tête en délire
Dispute à Jean Brunet la palme du martyre,
— Dites, nourrissez-vous encore quelque espoir?
Voyez-vous par hasard quelque nouveau point noir
Assombrir ou voiler l'horizon politique
Et menacer les jours de notre République?
Sages dans l'impuissance, avez-vous ajourné
A des temps plus heureux votre rêve mort-né?
Ou ce terrible emprunt, dont le chiffre épouvante,
Qui pour trois milliards en récolte quarante,
A-t-il à tout jamais plongé dans le néant
L'empereur sanguinaire et le roi fainéant?

Mais vous le savez bien, ô faux-cols vénérables,
O culottes sans prix, ô chapeaux admirables,
Mais vous le savez bien, chère majorité,
Que vous ne pouvez rien pour votre royauté :
Divisés, désunis, bariolés, baroques,
Vous ne vous entendez que sur des équivoques;
S'agit-il d'attaquer le pacte de Bordeaux,
Vous êtes courageux... derrière les rideaux;
Mais s'il faut se montrer et faire quelque chose,
Votre main est tremblante et votre bouche close...

Partez donc, doux seigneurs; allez rentrer vos foins,
Couper votre luzerne ou recueillir vos coings;
Allez, pour reposer vos deuils et vos fatigues,
En rivière ou sur mer, au port ou près des digues,
Baigner vos membres las ou tendre l'hameçon;
A travers la campagne inspecter la moisson;
Sur les pipeaux des bois accordant votre lyre,
Chanter Amaryllis, Vénus ou Déjanire;
Et, laissant de côté vos droits de souverains,
Sous les ombrages frais endormir vos chagrins.
Dormez, constituants zélés mais platoniques;
Oubliez en dormant les rires ironiques
De ces républicains sans foyer et sans foi
Qui raillent Dieu, le roi, la famille et la loi;
Oubliez les scrutins récents et les paroles
De dissolution que prononcent ces drôles;
Rêvez du drapeau blanc et de l'invasion,
Rêvez du droit divin et de la fusion;
Mais jouissez du songe avant qu'il ne s'achève...
— Car bientôt le réveil aura détruit le rêve!

29 mars 1872.

IX

AUX PRUSSIENS

I

Je sais qu'il est des temps où la haine aiguisée
Contre l'audace du bourreau
Doit attendre et souffrir, patiente et rusée,
Lame qui dort dans le fourreau.
Je sais qu'il est des temps où, la tête baissée,
La bouche close et l'œil fermé,
L'homme ne doit laisser qu'au fond de sa pensée
Vivre son espoir désarmé ;
Que la menace est folle et la bravade sotte
Quand le bras encore lassé

Ne peut venger l'affront ni châtier la faute
Ni relever le gant lancé.
Je sais qu'il est des temps où la main inquiète
Doit écraser sur l'encrier
Ou briser dans l'étui la plume du poëte
Ou le poignard du meurtrier...
— Mais si la raison met un bâillon sur ma bouche
Et sur ma colère un calmant;
S'il ne m'est pas permis, ô Némésis farouche,
De t'invoquer en ce moment,
Je puis au moins couver au fond de ma mémoire,
Comme dans un nid plein d'horreur,
Les souvenirs maudits qu'a gravés dans l'histoire
L'indignité d'un empereur;
Je puis les rappeler à ce peuple de France,
Faire le jour dans ce ciel noir,
Attiser son courage, et de la délivrance
Ranimer le vivace espoir...
Je le puis, je le dois; et restant insensible
A la crainte, au doute songeur,
Le souvenir sera, pour ma haine, la cible
Où frappera le vers vengeur

II

Vous étiez un beau peuple, enfants de Franconie!
— En ces temps-là notre César
Étendait sur Berlin l'aile de son génie
Vainqueur du temps et du hasard;
Iena, Friedland, Eylau, sépulcres de la Prusse,
Étaient noyés de sang humain,
Et vos drapeaux flottaient, sous les yeux du tzar russe,
Sur les sables du Niemen.
Vous étiez écrasés : Tilsitt se pâmait d'aise
Devant Potsdam sacrifié,
Et votre Brandebourg sous la botte française
S'agenouillait humilié.
— Oui; mais dans vos vieux burgs que le vieux Rhin caresse,
Dans toutes vos grandes cités,
Erfurth, Trèves, Coblentz, dans Munster forteresse
Et dans vos universités,
De l'Oder au Weser, de l'Elbe à la Vistule,
Couraient de sourds frémissements :
Kœrner faisait passer l'héroïsme qui brûle
Dans les cœurs libres allemands,

La Tugendbund s'armait, Blücher rêvait dans l'ombre
Des représailles pour Eylau;
Le haut baron de Stein organisant le nombre
Préparait notre Waterlô;
Et, les bras fracassés, la poitrine meurtrie,
Mais déjà prêts à vous venger,
Vous léguiez à vos fils l'amour de la patrie
Et la haine de l'étranger.
— C'était votre devoir qu'ordonnait notre faute,
Vous l'avez rempli jusqu'au bout :
La nation qui meurt ressuscite plus haute
Quand elle sait mourir debout.

III

Mais si l'effort fut grand, le succès fut infâme
Et vous avez, vainqueurs maudits,
A nous broyer le corps, à nous tenailler l'âme,
Triomphé comme des bandits.
Meurtres, pillages, vols et ruines rougies,
Ablis brûlé, Strasbourg fumant,
Voilà votre bilan de fêtes et d'orgies,
Voilà votre couronnement.

— Vous nous avez pillés ? — Non pas avec l'audace
De ces brigands de grand chemin
Dont le ventre troué laisse encore une place
Aux blessures du lendemain,
Mais comme des marchands aux chiffres méthodiques,
A l'œil vif, au cœur paresseux,
Emballeurs ordonnés, déménageurs logiques,
Dont le glaive est un fouet graisseux !
— Vous nous avez tués ? — Oui, mais comme des lâches,
De loin, derrière vos canons,
Du fond des bois touffus dont les sombres panaches
Vous cachaient à nos compagnons,
Ou bien en fusillant sur quelque mur farouche
Gavroche et Fantine trahis
Comme ils brûlaient encor leur dernière cartouche
Pour le salut de leur pays !
— Enfin, comme autrefois les Huns et les Vandales,
Soudards sauvages d'Attila,
Vous avez abîmé sous vos torches fatales
L'autel, le parc et la villa :
Saint-Cloud brûlé, Meudon brûlé, pourquoi ? Pour rire
De notre malheur impuissant ?
Borusses, gardez-vous ! Ce que le fer déchire
Peut se refaire avec du sang.

IV

Oui, vous avez été le châtiment du crime
    Et la leçon de l'avenir,
Mais notre vieille histoire, héroïne sublime,
    Peut encore se rajeunir.
Nous vous imiterons : pendant autant d'années
    Qu'il le faudra, nous attendrons,
Et peut-être sans voir de meilleures journées,
    Dans la tombe nous descendrons,
Mais en laissant au cœur de nos fils, de nos femmes,
    Graîne mûre d'un sol fécond,
Le long ressouvenir de vos actes infâmes
    Et la haine de votre nom.
Comme vous, nous saurons comprimer nos envies
    Et, foulant aux pieds la pudeur,
Immoler notre honneur, sacrifier nos vies
    A la patrie, à sa grandeur :
Nous serons espions, traîtres, menteurs, parjures,
    Sous le masque de l'amitié...
— Mais lorsque nous pourrons revenger nos injures
    N'attendez pas notre pitié :

O disciples de Gœthe, il nous faut bien des larmes
Pour tous les pleurs par nous versés;
O frères de Schiller, bien du sang sur les armes
Pour vos carnages insensés;
Vous avez dépassé les limites humaines,
Commis tant d'excès odieux
Que, s'il en existait, nos ruines germaines
Eussent fléchi même les dieux :
Œil pour œil, dent pour dent, voilà notre assurance,
Espoir d'un avenir plus beau...
Ou l'Europe pourra dire : « Ci-gît la France :
Ses enfants l'ont mise au tombeau ! »

Octobre 1872.

X

LA RENTREE DE LA CHAMBRE

A mon cousin Hippolyte Bertrand

Vous voilà revenus, pères conscrits d'Utique,
O Catons qui poussez contre la République
L'éternel « *delenda Carthago* » du Romain!
Avez-vous rencontré sur le bord du chemin
Quelque engin meurtrier, quelque cheval de Troie
Qui fera notre deuil en causant votre joie?
Votre esprit inventif aurait-il déniché
Dans les champs veufs d'épis l'expédient cherché?

Allons, mes beaux seigneurs, revenez-nous plus sages :
Ne vous souvient-il plus qu'en dépit des messages

La cloche du manoir, l'horloge du hameau,
Le murmure du vent qui caresse l'ormeau,
La plainte du raisin s'écrasant sous la presse,
Le ruisseau qui s'enfuit du moulin en détresse,
Tout enfin vous a dit, comme au moine martyr,
Ce triste memento : « Frères, il faut partir ! »

Donc, infusez du plomb dans vos cervelles vides :
Nous sommes vigoureux, vous êtes invalides
Et votre droit divin, votre culte royal,
Demeurent impuissants contre l'essai loyal.
Je sais que c'est bien dur et, s'il le faut, j'avoue
Que Sisyphe à son roc, Ixion sur sa roue,
Saint Laurent sur son gril et tous vos confesseurs
Auprès de vos tourments n'avaient que des douceurs ;
Aussi pressentons-nous que l'offense reçue,
La haine du présent, l'espérance déçue,
Ne sont pas de nature à donner à vos cœurs
Un amour bien sincère à l'endroit des vainqueurs.....

Vous allez vous poser en victimes injustes,
Rappeler vos vertus, vos qualités augustes,
Votre amour du pays, vos antiques exploits,
Et faire aux ouvriers la réclame des rois ;

Ou bien, dissimulant votre rage secrète
Sous les trompeurs dehors d'une amitié discrète,
Répétant la leçon apprise à nos dépens,
Vous vous apprêterez pour quelque guet-apens.

Eh bien, rassurez-vous, Lorgeril ô poëte,
O clérical de Meaux, ô d'Audiffret l'honnête,
Vous ne serez pour nous, malgré vos repentirs,
Que de vrais ennemis et que de faux martyrs,
Mais nous respecterons, à nos heures de fête,
La pitié des vaincus et l'heur de la défaite.

D'ailleurs, qu'aurions-nous peur? — De feu César Pandore?
Décembre l'a flétri, Sedan le déshonore.
— De Pépin d'Orléans? Son modeste en-tous-cas
A, par ces mauvais temps, souffert bien des tracas.
— De Bourbon prêtre et roi? Trop de vieilles perruques,
Et puis le Parc aux Cerfs rappelle les eunuques!

Donc, mes braves amis, tenez-vous à l'écart :
La France veut ses droits, le peuple veut sa part ;
Votez vos deux budgets, c'est le devoir unique
Qu'impose à vos travaux le mot de République ;
Quant au reste, laissez les choses en l'état

Et ne machinez pas un nouvel attentat ;
Vous avez vos projets, mais nous avons les nôtres
Et nous y commettrons d'autres bras que les vôtres,
De meilleurs ouvriers, de plus jeunes surtout,
Dont le cœur reste droit et la force debout,
Qui n'aient pas, à cette heure où la France succombe,
Un pied à l'Assemblée et l'autre dans la tombe,
Et qui puissent enfin sur le sol aplani
Ramener la justice et le progrès béni ;
Nous voulons le salut, vous voulez notre perte...

Chapeau bas, messeigneurs ! La séance est ouverte !

12 novembre 1872.

XI

L'OPTION

SCÈNE A DEUX FEMMES

A Madame Duguéret

NANCY, *entrant*.

C'est l'heure, il faut partir.

JEANNE.

J'ai réfléchi, je reste.

NANCY.

Ai-je bien entendu? Quel est ce mot funeste?
Quoi! lorsque je m'en vais, tu resterais ici?
A qui veut te frapper tu répondrais merci?
Tu pourrais oublier l'ancienne idolâtrie
Et dans son abandon délaisser la patrie!

JEANNE.

Ma sœur!

NANCY.

Mais sais-tu bien que dans notre maison
Personne n'a mangé le pain de trahison?

JEANNE.

Je le sais.

NANCY.

Et tu veux commencer notre honte,
Profaner, renier sous le fer qui nous dompte
L'avenir, le présent, ton espoir, tes remords,
Le sang de notre père et de nos frères morts!

JEANNE.

Ma sœur!

NANCY.

Soit, moi je pars : je quitte cette terre
Où s'aigrit tous les jours mon chagrin solitaire,
Où mon deuil attristé rencontre à chaque pas
La croix de sapin noir qui bénit le trépas;
Française sans orgueil et femme méprisée,
Je ne subirai pas la cynique risée
Du Tudesque trônant dans nos murs abattus

Et donnant ses faveurs à ceux qu'il a battus.
Du sol natal souillé je m'éloigne sans peine,
En conservant mon nom, ma liberté, ma haine,
Et n'abandonnant pas comme toi, corps sans cœur,
La pâleur de ma joue aux baisers du vainqueur.

JEANNE, avec douleur.

Ah! c'est est trop... Avant de me dire ces choses
Peut-être eussiez-vous dû vous informer des causes
Qui m'ont pu décider à subir mon malheur,
A vivre loin de vous, seule avec ma douleur...

NANCY, ironique.

Oh! je sais qu'aisément tu trouveras des feintes,
Des prétextes, des mots, des reproches, des craintes...

JEANNE.

Avant de me juger, au moins écoutez-moi.

NANCY, haussant les épaules.

Parle...

JEANNE.

Eh bien, je puis dire, et j'use de mon droit,
Que nos âmes, ma sœur, libres ou prisonnières,
Vont vers le même but de diverses manières :

Par haine pour la Prusse, on s'empresse à partir ;
Par amour pour la France, on reste, on est martyr...

NANCY, avec humeur.

Chacun fait son devoir comme il le peut entendre.

JEANNE.

Qui l'a su raisonner a pu mieux le comprendre.

NANCY.

L'arc trop tendu se brise...

JEANNE.

Et plus souple il se tend.

NANCY.

Quand on hait, on s'en va...

JEANNE.

Quand on aime, on attend.

NANCY, éclatant.

Eh! je ne le puis plus... J'ai hâte de franchise,
D'aller criant partout l'opprobre et la traîtrise
De ces grands conquérants, de ces noms glorieux
Qui par le nombre seul furent victorieux,

Et de donner l'essor, sans retenir ma bouche,
Aux élans comprimés de mon âme farouche :
Je dirai tous ces vols, ces crimes, ces horreurs,
L'incendie ordonné, les paisibles fureurs,
Les vieillards fusillés, les outrages des femmes,
Les enfants égorgés par des soldats infâmes,
Les autels dévastés, les hôpitaux détruits,
L'obus crevant les murs, le sang comblant les puits;
Et devant cet amas de morts et de ruines,
Interrogeant les cœurs et sondant les poitrines,
Je parlerai si haut que, même à l'étranger,
J'ameuterai des bras qui voudront nous venger.

JEANNE.

Je saisis votre but, j'admire sa vaillance...

NANCY.

Et je le remplirai sans une défaillance...

JEANNE, calme.

Mais vous ne changez rien au plan que j'ai conçu :
Après le deuil souffert, après l'affront reçu,
Redresser sa fierté sous l'offense ennemie,
Refuser d'obéir aux lois de l'infamie,
Est l'acte d'un cœur fort qui ne sait pas faillir...

Ce laurier, seulement, est facile à cueillir,
Et ma faible raison cherche, en bonne justice,
Qui vaut mieux, de la fuite ou bien du sacrifice.
— Oui, j'opte pour la Prusse et son roi cher à Dieu ;
Mais en prenant le joug, je ne dis pas adieu
Au pays adoré dont je reste la fille :
Je lui garde l'amour dont meurt notre famille,
Et je saurai semer ce germe triomphant
De la tombe de l'homme au berceau de l'enfant.

NANCY.

Que dis-tu là ?

JEANNE.

Ceci : qu'en quittant nos rivages
Vous laissez place nette aux désirs des sauvages ;
Que les vides formés par l'émigration
Attireront ici leur population ;
Que leur code, leurs mœurs, leur langue, leur police,
Dans votre libre exil trouveront un complice,
Et que dix ans passés dans cet isolement
Feront de notre terre un terrain allemand.

NANCY.

Eh bien, pourquoi lutter contre la destinée ?

JEANNE.

Pourquoi? Parce que l'âme à périr condamnée
Doit, sinon par espoir, au moins par dignité,
Disputer la victoire à la fatalité,
Et qu'il faut protéger le sein de notre mère
Contre la dent germaine et sa morsure amère.
— Eh bien, nous qui restons, nous poursuivrons ce but :
L'Allemagne sur nous lèvera son tribut,
Nous payerons l'impôt, sous subirons les casques...
Mais la foi du pays revivra sous nos masques,
Pieuse et défendant contre l'oubli banal
Le fidèle dépôt du feu national,
Culte, traditions, coutumes, espérance,
Légendes de grandeur, souvenirs de souffrance.
Partout où le soleil féconde nos moissons,
Du droit anéanti répétant les leçons,
France, je porterai ton image sacrée,
Ton langage divin, ta robe déchirée,
Reliques de nos deuils sans consolation!...
Nous garderons ton sol contre l'oppression,
Rapprochant l'avenir et préparant les voies
A ce jour de revanche appelé par nos joies :
Nous serons Prussiens conquis par le succès,

Mais en changeant de nom, nous resterons Français !

NANCY.

Chimères, tout cela... Donc, tu restes?

JEANNE.

Sans doute.

NANCY.

Alors, embrassons-nous ; moi, je me mets en route.

JEANNE.

Je n'ose vous prier...

NANCY, *s'attendrissant.*

Je ne puis te blâmer...

JEANNE.

Au moins, continuez, de là-bas, de m'aimer !

NANCY.

Toujours !

Elle l'embrasse.

Mais le temps presse et la haine m'appelle.

JEANNE.

L'amour seul me retient.

NANCY, faisant quelques pas.

Alsace, sois fidèle !

JEANNE.

Souvenez-vous, Lorraine !

NANCY, vivement.

Adieu... C'est le devoir !

JEANNE, d'une voix forte.

Adieu ? Non pas adieu, ma sœur, mais au revoir !

Octobre 1872.

XII

LES TROIS GRENOUILLES

A mon meilleur ami,

Raphaël Alciator

Les grenouilles, à ce moment,
S'étaient mises en République,
Ayant pour seul gouvernement
Certain Président fort pratique,
Qui passait son temps à lutter,
A travailler, à discuter
Contre l'élément anarchique.

Or, lasses un beau jour de voir
Cet homme fort, cet homme sage,

Par conscience et par devoir
Barrer sans cesse le passage
Au roi qu'elles voulaient revoir,
Les grenouilles coalisées
Se prétendirent abusées,
Firent tant et firent si bien
Contre les vitres des croisées
Que ce sincère homme de bien
Lâcha tout, ne regrettant rien.

Alors ce fut chez les grenouilles,
Libres enfin de se choisir
Un maître selon leur désir,
A qui volerait ces dépouilles;
Et, du crapaud jusqu'au têtard,
Fils, neveux, parents de hasard,
Tous, dans ce monde minuscule,
Avec un zèle ridicule
Vinrent pour réclamer leur part.
Cela fait, la gent Marécage
S'assemble solennellement
Pour prendre un chef à son image,
Un roi qui ferait le serment
De ratifier le partage.

— Moi, fit l'une, j'aime le lys
Et j'ai fait dans ses blancs pétales,
Près des ruines féodales,
Pour mes petits de petits lits.
— Côa, côa, fit l'assemblée;
Oubliez-vous, ensorcelée,
Les droits du seigneur abolis?

— Moi, dit l'autre, je suis la Force;
Ma voix fait trembler l'univers
Et je suis aimé de la Corse
En dépit de tous mes revers;
Enfin, j'ai le dard de l'abeille
Et puis... je ne vous dis que ça :
— Côa, côa; qu'on appareille
Pour Cayenne et pour Lambessa!

S'il faut, soupira la dernière,
Pour vous plaire et pour vous charmer,
Quelque bourgeoise cuisinière,
Une poule au pot printanière
Qu'un coq aimable puisse aimer,
Orléans me prendra d'emblée.

— Côa, côa, fit l'assemblée,
Paris ne peut pas vous nommer.

Dès lors vous voyez l'anarchie!
La gent du marais coassait,
Criait, rageait, avocassait,
Chacune avec sa monarchie,
Et becs de s'ouvrir en beuglant,
Et pattes de se mettre en danse,
Si bien que cette conférence
Finissait en combat sanglant.

Ce que voyant nos combattantes,
Reconnaissant enfin leurs torts
Par le nombre infini des morts,
Vinrent tristes et repentantes,
Laissant leurs rois à l'abandon,
Demander humblement pardon
A leur Président de la veille,
Confessant, d'un air fort piteux,
Que mieux vaut — à chance pareille —
Présent sûr qu'avenir douteux.

Novembre 1872.

XIII

LE CADAVRE

A Monsieur Antonio Spinelli

I

Il est mort. — O Pitié, fille des grandes âmes,
Toi dont la main pleine de fleurs
Sème, sur les tombeaux où vont pleurer les femmes,
L'oubli qui sèche les douleurs;
O Pitié, toi qui rends aux vaincus de la vie
L'hommage qu'ils ont mérité,
Qui fais taire la haine et s'arrêter l'envie
Devant le cadavre insulté,
Pitié, retire-toi; le cercueil qui s'entr'ouvre
Doit s'en aller abandonné :

On ne peut pardonner à l'homme qu'il recouvre :
Il n'avait jamais pardonné!
— Il ne pardonnait pas, au boulevard Montmartre,
Quand sur le bitume bruni.
Le sang des innocents coulait, horrible dartre,
De la Concorde à Tortoni;
Il ne pardonnait pas quand ses âmes damnées,
Torturant un peuple affolé,
Fusillaient sans merci, du Var aux Pyrénées,
Les martyrs du droit violé;
Il ne pardonnait pas quand, pour nourrir sa haine,
Il faisait sous des cieux affreux,
Aux sables de Lambesse, aux marais de Cayenne,
Expirer tant de malheureux;
Il ne pardonnait pas enfin quand en septembre,
Lâche soldat, traître impudent,
Il donnait pour pendant aux fastes de décembre
Les palmes rouges de Sedan.
— Voilà l'homme : la Mort elle-même se lève
Pour le juger et le flétrir.
Retire-toi, Pitié; le châtiment s'achève :
Napoléon vient de mourir.

II

Oh! je sais que cela les blesse et les agace,
Tous les complices du maudit,
De s'entendre toujours jeter en pleine face
Cette épithète de bandit.
Je sais ce qu'ils diront : rengaine, calomnie,
Crime de lèse-majesté,
Que c'était le salut de la France honnie,
Qu'il voulait sa prospérité;
Qu'en aboyant ainsi sur cette tombe ouverte,
En blasphémant sur ce malheur,
En estimant bienfait ce qu'ils estiment perte,
Nous insultons à la douleur;
Qu'en somme nous avons supporté, tête basse,
Vingt ans ce sabre et ce fusil;
Que devant ce présent tout ce passé s'efface
Et le blâme devant l'exil...
— Mais si nous subissions ce règne sanguinaire,
C'est que la force l'imposait;
Mais ce que nous disons à ce lit funéraire,
Au vivant, on le lui disait;

Mais vingt ans de succès ne passent pas l'éponge
Sur le sang autrefois versé,
Et l'histoire n'a pas à faire de mensonge
Parce que l'homme est trépassé...
— Oui, nous nous répétons, et, tant que notre bouche
Pourra s'ouvrir et parler haut,
Nous le répéterons, tout ce drame farouche
De la victime et du bourreau,
Parce qu'il faut prouver aux nations esclaves
Cette éternelle vérité :
Le droit finit toujours par briser les entraves
Des tyrans de l'humanité!

III

Tyrans... eh oui! tyrans ; car Décembre et Brumaire,
Frères issus du même lit,
Avaient fondé tous deux un empire éphémère
Sur le même droit aboli.
Mais Brumaire fut brave à son heure dernière;
Décembre, lâche jusqu'au bout :
L'un effrayait les rois de sa main prisonnière,
L'autre leur donnait le dégoût.

L'un avait pris l'Europe entière pour royaume
Et pour provinces des États ;
Il voulait conquérir le monde ; c'était l'homme
Que l'inconnu ne lassait pas.
L'autre marchait dans l'ombre ; il avait l'œil nocturne,
L'allure louche des serpents ;
Il craignait le grand jour ; son esprit taciturne
Se complaisait aux guet-apens :
Le trône fut son but ; son complice, le prêtre ;
Son instrument, le boulet rond ;
Parmi tous les Césars il avait rêvé d'être,
Non pas Auguste, mais Néron.
Il rebâtit Paris, mais pour le mieux étreindre ;
Et, sitôt qu'il devint moins fort,
L'aigle se fit siffler après s'être fait craindre ;
Après Baudin vint Rochefort.
L'oncle avait eu Moscou, le Kremlin, ce portique
Où paradaient les fiers strélitz ;
Le neveu prit Pékin, fut pris par le Mexique,
Et Sedan fut son Austerlitz.
Enfin l'oncle fut grand ; le neveu, dans l'histoire,
Est Napoléon le Petit.
L'un était possédé de l'amour de la gloire;
L'autre n'en eut que l'appétit.

IV

O France, ô mon pays, examine et décide,
Sans t'arrêter à la pitié
Que cherche à t'inspirer avec un art perfide
Ou l'intérêt ou l'amitié ;
Regarde autour de toi. L'on te parle sans cesse
De vingt ans de prospérité ;
Mais à qui les dois-tu, sinon à ta richesse,
Sinon à ta fécondité ?
Et quant à ces grandeurs si faussement prônées
Comme l'œuvre d'un nom béni,
Quelle fortune enfin les a donc couronnées
Et comment ont-elles fini ?
Deux cent mille Français, par cet hiver si rude,
Jetés au froid de la prison ;
Strasbourg et Metz ayant, avec la servitude,
Des Allemands pour garnison :
Cinquante mille morts, deux provinces perdues,
Notre argent payant ces hasards :
France, voilà comment grâces te sont rendues
Par le dernier de tes Césars !

Réfléchis maintenant : vois l'amas de ruines
Que t'ont légué les empereurs ;
Vois ce qu'ils t'ont coûté d'or, de sang, de rapines,
De larmes, de honte et d'horreurs ;
Et, devant ce cercueil que les rois solidaires
Couvrent de bénédictions,
Maudissant ce fléau des hommes légendaires
Qui s'imposent aux nations,
Relève ton beau front, reprends ton énergie
Avec ta foi dans l'avenir.
La mort a balayé la salle de l'orgie :
La République peut venir !

9 janvier 1873.

XIV

A LA JEUNESSE

Amis, voici deux ans que la paix est signée,
Que Paris s'est rendu, que l'Alsace indignée
Frémit sous le talon hautain de l'étranger,
Et l'excès du malheur n'a pas pu vous changer !
Déjà l'on peut vous voir, recommençant vos fautes,
Des ennemis d'hier redevenir les hôtes
Et, chassant le souci de vos cercles bavards,
Promener vos loisirs le long des boulevards,
Courir les bals, semer l'argent, suivre les fêtes,
Boire dans les cafés à l'oubli des défaites ;

Le jour, salir vos noms dans les boudoirs dorés;
La nuit, user vos corps au fond des cabarets
Et, futiles, légers, sceptiques, sans mémoire,
Infâmes, insulter la patrie après boire!

Oh! vous criez déjà qu'on vous accuse à faux,
Que je grandis vos torts et grossis vos défauts,
Que vous avez du cœur, que notre horrible chute
N'a pas diminué la grandeur de la lutte,
Et qu'on vous reverrait, sans vous faire prier,
Les doigts sur le fusil, le pied à l'étrier...

Eh bien! c'est entendu : vous avez du courage,
L'esprit vif aux leçons, la main prompte à l'ouvrage :
Soldats et francs-fileurs ont rempli leur devoir;
Chacun a vu de près la mort sans s'émouvoir
Et le rêve de tous, le but de la jeunesse
Est de faire aujourd'hui que la France renaisse...

Soit, mais laissez alors aux peuples corrompus
Tous les raffinements dont vous êtes repus,
Le baccarat trop cher, les courses trop aimées,
Les vins trop capiteux, les nuits trop parfumées,
Ivresses de l'amour, veilles du tapis vert,

Soupers, noces sans fin, où votre cœur se perd.
— Tant que l'on vous verra, désolant vos familles,
Vous salir bêtement, vous tuer pour des filles,
Glorifier le vice, insulter la vertu
Et jouer votre honneur sur un neuf abattu;
— Tant qu'on vous entendra, dépouillant toute honte,
Vanter l'or qui séduit avec le fer qui dompte,
Encenser le succès, d'où qu'il vienne, à genoux,
Et dresser des autels à l'écu de cent sous...
Aussi longtemps sera vaine cette espérance
Qui rapprochait le jour de notre délivrance!

Oh! je sais bien qu'il faut aux lutteurs d'ici-bas
Des heures de repos après les longs combats,
Qu'on ne peut pas pleurer toujours, et que la vie
Du chagrin à la joie incessamment dévie;
Que la France a du nerf et qu'elle peut user,
Après ce grand effort, du droit de s'amuser;
Que Rome pour mourir se couronnait de roses;
Que le rire console enfin de bien des choses...

Mais je ne prétends point coucher dans son linceul
Cet ami d'autrefois, le rire, notre aïeul;
Je ne marchande pas à la machine humaine

Quelques jours de loisir pour quelques mois de peine...
Ce que je vous demande, amis, c'est un désir
Plus large du travail, moins ardent du plaisir :
C'est de faire partout égale et même place
Au devoir qui soutient, au rire qui délasse,
Et de garder toujours au fond de votre cœur
La fierté du vaincu, le mépris du vainqueur.
Ne vous y trompez pas, la Patrie est blessée :
Elle a perdu son sang et chancelle affaissée :
Il faut la relever, il faut qu'au grand soleil
L'univers étonné contemple son réveil.

C'est à vous, jeunes gens, que revient cette tâche :
Elle est lourde et réclame un effort sans relâche :
Vouloir, se souvenir, travailler et savoir,
Aujourd'hui plus qu'hier voilà votre devoir ;
— Oui, vouloir ! car, avec la science avancée
Qui fait de la matière un bras de la pensée,
Vouloir, c'est approcher plus près du dénoûment,
C'est faire un premier pas vers l'affranchissement.
— Se souvenir, hélas ! mais c'est tremper son âme,
C'est par la haine sainte alimenter la flamme
Et, donnant à la foi son essor voyageur,
Effacer le passé sous l'avenir vengeur.

— Travailler, n'est-ce pas le remède des larmes,
L'œuvre du citoyen qui se forge des armes,
Sème sur son chemin l'exemple et la leçon,
Et d'un beau lendemain prépare la moisson?
— Savoir! ah! cette fois il faut, nous devons vaincre.
Amis, et, nos revers ont pu vous en convaincre,
L'ignorance et l'erreur ont plus versé de sang
Que l'assaut continu du flot envahissant,
Que les boulets de Krupp, les obus et les balles,
Funèbres instruments des lois impériales...

Amis, il faut savoir; nous saurons, n'est-ce pas?
Aujourd'hui la science est le gain des combats.
Volontaires martyrs de l'heure expiatoire,
Vous tenez en vos mains un gage de victoire;
Allez-vous le laisser, triste épave sans prix,
Échouer lâchement aux grèves du mépris;
Ou bien, mieux inspirés, plus forts, plus patriotes,
Bannissant les Pasquins et les Iscariotes,
Allez-vous, l'œil fixé sur les rives du Rhin,
Pour des fastes nouveaux aiguiser le burin?

Alors rappelons-nous que, tous tant que nous sommes,
Enfants et jeunes gens, nous avons l'âge d'hommes;

Qu'en nous est le salut de la patrie en deuil,
Qu'au bout de notre oubli peut s'ouvrir son cercueil...
Et, jetant au ruisseau notre défroque ancienne,
Imitant s'il le faut la tactique prussienne,
Lentement, en silence, avec maturité
Nous nous préparerons au réveil irrité,
Afin que, sous la tombe où sombra leur courage,
Nos soldats, nos vaincus, vengés de leur outrage,
En entendant sonner nos clairons triomphants,
Ressuscitent heureux et fiers de leurs enfants!...

21 février 1873.

XV

AU PRINTEMPS

Salut, ami Printemps, messager de l'amour;
Les hommes et les fleurs célèbrent ton retour;
        Baze même en pleure de joie :
Tu viens le dispenser d'éclairer les couloirs
Où vole, en se cognant contre les angles noirs,
        La troupe des oiseaux de proie.

Salut, Printemps ; les prés verdissent sous tes pas,
Dans ta nouvelle vie oubliant le trépas
        Et Décembre aux brises glacées :

Seuls, dans ce grand réveil, les droitiers écrasés
Gardent, veufs de cheveux, leurs crânes épuisés
Et leurs cerveaux veufs de pensées.

Ami, viens dissiper la neige des hivers;
Accorde à Lorgeril un pied de plus par vers,
A Ventavon rends la franchise;
La souplesse à Batbie, aux ducs la bonne foi,
Le bon sens à Brunet, Lucien Brun à son « Roy »
Et Dupanloup à son Église!

Dans ton creuset magique où la laideur s'éteint,
Fais au fier Théodule un corset de satin
Et parfumé de bergamotte;
Prépare à Dahirel un toupet neuf en crin,
Pour le jour solennel où dans l'urne d'airain
Il jettera son dernier vote.

Mène tous les vieillards cacochymes, poussifs,
Politiqueurs, raseurs, ergoteurs, processifs,
A la fontaine de Jouvence;
Qu'ils y fassent l'aveu de leur stérilité,
Qu'ils y puisent la paix et la tranquillité,
Qu'ils y laissent leur impuissance!

Toi qui donnes la sève aux arbres de nos bois,
Réforme et rajeunis cette Chambre aux abois,
Dissous la bande monarchique
Et, dans nos champs fleuris où dominent tes lois,
Convertis doucement tous nos bons villageois
Au culte de la République.

Enfin, si tu veux mettre un comble à tes bienfaits,
Écoute, ami Printemps, écoute et satisfais
Ces vœux de la France troublée :
Affranchis le pays de deux jougs irritants
Et fais que nous soyons libres en même temps
De la Prusse et de l'Assemblée !

16 mars 1873.

XVI

A DON CARLOS

O roi de fantaisie, ô prince de roman,
Savez-vous, par Chambord, que vous êtes charmant!
Comment! depuis six mois les soldats monarchistes
Arborent le béret et le guidon carlistes;
Brigands faisant la nique au prudent alguazil,
Curés abandonnant la croix pour le fusil,
Hidalgos ruinés, mendiants des campagnes,
Ont délaissé pour vous leurs toits et leurs compagnes!
Et pendant qu'ils s'en vont tous par monts et par vaux
Des frontières d'Irun au roc de Roncevaux,
Marchant ou chevauchant, jouant de l'espingole,
Semant à tous les vents la folie espagnole,

Souffrant, crevant de faim, grâce à votre abandon...
—Vous, vous montez en graisse et poussez du bedon!

Depuis Orozquieta (même encore on en doute)
Vous vous êtes tenu loin de la grande route,
A l'abri, bien garé des atteintes du fer,
Soignant votre santé contre les courants d'air;
Vous mangez, vous buvez, vous dormez bien tranquille,
Comme si vos soldats partageaient votre asile!

Quelle agréable vie et quel destin heureux!
On s'appelle Carlos, on est le fils des preux,
On réclame des droits à gouverner en maître :
On a pour soi Bourbon et pour Bourbon le prêtre :
Le prestige passé vous environne encor :
L'héritage royal vous a donné de l'or...
Et comme l'on prétend conquérir un royaume
Et qu'il faut se montrer honnêté et brave, en somme,
On pousse à l'abattoir le vulgaire troupeau :
Les autres vont crever, mais on garde sa peau!

Du reste je conviens, ô Charles-Quint en herbe,
Que vos guerilleros forment un corps superbe,

Un corps de gentlemen, doux, humains, gracieux,
Tels qu'on a pu rêver les archanges des cieux.

D'abord ils sont pieux : aussi leurs entreprises
Empruntent fréquemment des douros aux églises :
Ils savent que l'argent fait vivre un attentat
Et puisent volontiers aux caisses de l'État...
D'ailleurs fort au courant des sciences modernes :
Le tromblon à la main, du plomb dans les gibernes,
Sur les rails enlevés ils arrêtent les trains,
Massacrant les chauffeurs, volant les pèlerins!
Pour se faire la main, pour assurer leurs âmes,
Ils font sauter des ponts ou fusillent des femmes,
Lancent sur le pays le rebut des prisons,
Détruisent les tunnels ou pillent les maisons
Et, pour mieux réchauffer leur bravoure engourdie,
Au moyen du pétrole allument l'incendie!

Mais quoi! tous ces exploits sont louables et beaux :
Le curé Santa-Cruz, pourvoyeur des tombeaux,
Même en tuant les gens garde son caractère :
Elios est honnête et Tristany austère;
Les carlistes, pillards, pétroleurs, assassins,
Auprès des communards sont de vrais petits saints,

Et l'on conçoit sans peine, au récit de ces choses,
Que le pape et Chambord les couronnent de roses :
République à Madrid, république à Paris,
Un semblable forfait doit recevoir son prix;
Et marquis de hasard, barons de contrebande
Au fils des paladins adressent leur offrande;
Sur leurs nobles métiers les dames de hault rang
Brodent l'écharpe d'or du futur conquérant,
Et le petit seigneur, délaissant sa nourrice,
De ses plus jeunes ans lui fait le sacrifice.

Vous pouvez être fier, don Carlos, par moments,
De ces vaillants guerriers, de ces beaux dévoûments.
Vous avez l'or de France et le sang de Navarre,
Le glaive généreux et la cassette avare...
Mais le peuple d'Espagne, esclave en liberté,
Que fait-il? Que dit-il? Quelle est sa volonté?

Debout contre la rampe où la scène s'arrête,
Il regarde, en fumant sa jaune cigarette,
La parade burlesque où s'agitent les rois;
Il se rit de leurs jeux, se moque de leurs droits,
Siffle Alphonse-Arlequin, Carlos-Polichinelle,
Bobêche-Montpensier, Colombine-Isabelle;

Et quand il s'est assez amusé de vous voir,
Prétendants essoufflés, courir à l'abreuvoir,
— Calme et libre, il retourne au foyer domestique,
Vous laissant sans chalands, sans clients, sans pratique,
Triboulets couronnés qui ne cachez, au fond,
Sous un manteau de roi qu'un sceptre de bouffon!

25 mars 1873.

XVII

LA SAINTE ALLIANCE[1]

A mon ami Gigon

Ainsi, c'est convenu? Pour marcher au scrutin,
Le gendarme s'allie avec le sacristain;
Fracasse va tremper dans l'eau de la Salette
La botte et le képi, le sabre et l'épaulette;
Et Basile, montant l'âne de Balaam,
Remorque l'aigle corse et l'abeille de Ham!

Joyeux duo, ma foi, que cette passe d'armes!
Reîtres et lansquenets, dominicains et carmes,
Fantoches et crispins, puritains et bravis,

1. Avant le vote du 24 mai.

Signent traité de paix sur le sacré parvis :
L'eau sainte s'essayant à pétrir la cartouche,
La croix du Bon Pasteur amnistiant Cartouche,
Néron béni — voilà qui doit nous émouvoir :
Allons, peuple, salut aux martyrs du devoir!

Car ils sont tous martyrs, ces serviteurs sans place,
Valets congédiés par la France trop lasse,
Qui rôdent en cherchant un maître Soliveau
Que l'on puisse à loisir exploiter à nouveau.
— Martyrs, ces écrivains dont la plume vénale
Encensait les Césars de sa verve banale
Et qui savent couvrir d'un glaive biseauté
Le bourbier croupissant de leur indignité.
— Martyrs, ces sous-préfets, ces préfets en goguette,
Dont l'esprit se souvient, dont la vengeance guette,
Et qui marquent déjà leurs victimes au front
Pour les mieux immoler quand ils triompheront.
— Martyrs, ces généraux qui faisaient dans les fêtes
L'école du soldat..... et celle des défaites;
Ces chambellans dorés qui, la clef dans la main,
Ouvrirent sur Sedan la porte de Berlin.....

Des martyrs? Mais Chambord en console bien d'autres :

Tous ces vieux pénitents, tous ces braves apôtres
Qui voudraient refouler la Révolution
Avec la Loi d'Amour et l'Inquisition;
— Ces princes, ducs, marquis, comtes, barons, vicomtes,
Qui, de leur droit divin renouvelant les contes,
Enchaîneraient l'esprit, la chaire et le journal,
Pour mieux anéantir le droit national.
— Enfin tous ces beaux fils, aux bandeaux symétriques,
Gommeux à longs gilets ou muscadins à triques,
Amis de la Rosière et de la fille Angot,
Qui, mariant l'Amour et la veuve Cliquot,
Perdent au baccarat, au turf, dans la ruelle,
Le peu qui leur restait de sens et de cervelle,
Et rêvent de couper, Tibères incompris,
D'un seul revers de main la tête de Paris.

O martyrs dévoués du devoir politique
Qui votez le trépas du bourreau République,
Vaillants coalisés dont le bras irrité
Prépare un guet-apens à notre liberté,
Vous avez donc perdu toute votre mémoire
Pour renier ainsi le passé de l'histoire?
Comment! Vous unissez pour un commun hasard
La dupe et le dupeur, les Bourbons et César,

Les émigrés de Gand et les « bleus » de la Sambre,
L'exilé de Frohsdorff et le gueux de Décembre !

Eh bien, cela vaut mieux : mêlez vos fleurs de lys
Aux lauriers que Sedan avait ensevelis :
Couvez du même amour ces anciennes reliques,
Le dogme impérial et les lois catholiques ;
Enfin contre le peuple, éternel ennemi,
Invoquez Saint-Brumaire ou Saint-Barthélemy.
— Au moins le masque tombe et l'homme se découvre ;
La Bastille se dresse en face du vieux Louvre,
On se compte, on se voit, on lutte en liberté,
Ou pour la République ou pour la Royauté.

Et, comme pour bénir ces unions malsaines
Où chacun des époux trouve sa part de gain,
On voit surgir du fond des fossés de Vincennes
Le fantôme du duc d'Enghien.

27 avril 1873.

XVIII

LE TOURNOI

A Monsieur Damé de Chamon, avocat

I

Les masques sont tombés, la lice s'est ouverte
Et dans le champ clos, à cheval,
S'élancent chevaliers blancs, bleus, à plume verte,
Pleins d'un courage sans rival.
C'est que le jour est grave et le tournoi suprême :
Sonnez, clairons ; sonnez, hérauts!
Sur le sol frémissant tourbillonne la crème
Des paladins et des héros :
Les ducs sont descendus dans la commune arêne :
Louange et gloire aux grands vassaux!

Et le grand connétable à l'écharpe sereine,
        Changarnier, brûle ses vaisseaux;
De Broglie est équipé, d'Audiffret se rengorge,
        Adnet excite Duperron,
Et le bouillant Duval bardé jusqu'à la gorge
        Aiguise encor son éperon;
Enfin le grand Buffet, Buffet que Goulard double,
        Juge du camp et président,
Promène sur les preux son œil, l'œil louche et trouble
        Qui caresse le Prétendant...
Allez, beaux champions, gagnez dans la journée
        Le portefeuille en maroquin;
Entamez à l'instant la bataille ajournée,
        Frappez l'écu républicain :
Vous êtes cent contre un, bien en fer, bien en selle,
        Contre un piéton désarmé;
Sabrez, d'estoc, de taille, à la cuisse, à l'aisselle...
        — Immole qui t'a trop aimé!

II

Mais quoi! Vous êtes bons, au fond, et vos cervelles
        Si désireuses de combat

Trouveraient volontiers quelques feintes nouvelles
        Pour retarder ce grand débat.
Pour permettre de vivre au brave petit homme,
        De quoi vous contenteriez-vous?
Qu'il se laissât châtrer, qu'il délaçât son heaume
        Et qu'il se mît à vos genoux!
Comme aux rois fainéants de la première race
        Forcés de prononcer leurs vœux,
De vos ciseaux aigus que votre bile encrasse
        Vous couperiez ses blancs cheveux;
Pétrissant son esprit, bridant sa force lasse,
        Mettant sous clef sa volonté,
Vous en profiteriez pour lui prendre sa place
        Et machiner la royauté;
Préfets destitués, sous-préfets en disgrâce,
        Maires révoqués ou changés,
Laisseraient aussitôt sur le terrain la trace
        De vos désirs, de vos projets;
Parmi les généraux qui commandent l'armée,
        On en chaufferait un ou deux,
Chargés, en affirmant l'union consommée,
        D'appliquer vos plans hasardeux;
Et, le moment venu, la mesure bien prise,
        On ferait glisser le rideau :

— Le « sauveur » paraîtrait, appuyé sur l'Église,
Portant la robe du bedeau!

III

Eh bien, vous n'aurez pas, ô Dalilas confuses,
Le bonheur de cette moisson
Et le Petit Bourgeois sauvera de vos ruses
La chevelure de Samson.
En vain vous l'attaquez, lâchement, par traîtrise,
Par devant, derrière, de front,
Il évite vos coups, trompe votre surprise
Et se préserve de l'affront.
D'ailleurs, il n'est pas seul : derrière la barrière
Le peuple est là qui l'applaudit,
Qui hausse ses couleurs au bout de la carrière
Et chauffe son cœur engourdi...
Thiers vaincu, vous auriez un nouvel adversaire
Dont il faudrait venir à bout :
Et lorsque, commençant la lutte nécessaire,
Le peuple se trouve debout;
Que des pavés fumants s'élance l'étincelle,
Que le tocsin sonne le glas,

Que la poudre détonne et que le sang ruisselle,
Que l'obus sème ses éclats,
Que la France se dresse au sein des fusillades
Pour conquérir sa liberté...
Les ducs sont bien petits devant les barricades,
Les rois devant l'humanité !
— Donc, valeureux guerriers, laissez la guerre sainte,
Les tournois, les assauts hardis
Où nous pourrons chanter dans la funèbre enceinte
Un immense *De profundis !*

19 mai 1873.

XIX

A GAMBETTA

Le Sort, dès le berceau, grave, aux fronts qu'il chérit,
Un sceau mystérieux où l'avenir s'écrit
En invisibles caractères :
La nature a fourni le germe travailleur,
L'épreuve le mûrit, le deuil le rend meilleur,
Et l'homme naît de ces mystères.

L'homme, c'est le penseur qui, loin de sa prison,
Laisse son esprit fuir vers le haut horizon,
Aux champs féconds de la pensée,

Et qui va demander pour les peuples vivants
Des arrêts sans appel, des jugements savants,
A l'expérience passée.

L'homme, c'est l'orateur qui, tenant en suspens
Ses envieux muets, ses ennemis rampants
Sous son éloquence bénie,
Impose à tous les cœurs épris de vérité,
Amis de la justice et de la liberté,
L'autorité de son génie.

L'homme, enfin, fier Danton ou brave Duguesclin,
Est celui qui, prenant l'État à son déclin,
Surgit dans un effort sublime,
Se voue au sacrifice, écrase les tyrans,
Arrache la patrie aux mains des conquérants
Et sauve un peuple de l'abîme.

Un seul de ces hauts faits suffirait à l'honneur
D'un seul. — Et le destin, par un rare bonheur,
T'a donné cette triple gloire :
Nous avons pu la voir inscrite en lettres d'or,
Malgré tous nos revers pure de tout remord,
Dans les fastes de notre histoire.

Suis ta route, tribun, sans peur, sans compromis,
En laissant aboyer sur toi, sur tes amis,
Toute la meute monarchique.
L'injure du vainqueur relève le vaincu :
Le crime qu'ils te font est d'avoir survécu
Pour défendre la République :

— C'était là ton devoir dans nos murs envahis,
Et tu l'as su remplir en tirant le pays
De ses délices de Capoue,
En lui rendant du cœur, en lui donnant du fer,
En forçant à sortir — de son âme un éclair,
— Une étincelle, de sa boue.

La paix, qui terminait la guerre et tes pouvoirs,
En transformant tes droits a changé tes devoirs;
Ton rôle demeure le même :
Revendiquer le droit et le progrès humain
Et préparer d'avance un sage lendemain
Au jour du triomphe suprême.

Pour nous qui, sans faiblesse et sans servilité,
Suivons l'heureux élan de ta virilité,
Nous conservons notre espérance

Et nous voyons en toi l'homme que le destin
A marqué pour unir dans un accord certain
La République avec la France!

1er mars 1873.

XX

DISSOLUTION

A mon ami Jules Beaure

L'OUTRAGE est consommé, la violence est faite,
Thiers renversé s'en va ; toute la droite en fête
Affiche son triomphe au sommet de nos murs ;
Chambord et d'Orléans battent les épis mûrs
Et Bonaparte vient pour ramasser à terre
Tous les grains échappés du van autoritaire.

O députés hardis dont l'odieuse main
S'acharne au guet-apens tendu sur le chemin ;
O vous, ducs et bourgeois, dont la fatale injure

Fait gouverner la fraude et vaincre le parjure,
Soyez fiers : le pays tremble, la nation
Vous jette avec horreur sa malédiction;
Le sol, à qui déjà la haine était légère,
Retombe sous le joug de la horde étrangère;
Le crédit est perdu, le commerce s'éteint,
L'or s'enfuit, l'avenir redevient incertain
Et la France demande à quelle ignominie
La conduit le succès de votre tyrannie...

Vous aviez un beau rôle à jouer cependant :
Satisfaire le peuple et son désir ardent;
Écouter les scrutins qui, depuis deux années,
Réclamaient d'autres chefs et d'autres destinées;
Infliger aux partis un formel désaveu,
Céder sans résistance à l'unanime vœu,
Fonder la République enfin de bonne grâce
Ou devant nos élus abandonner la place.

Vous ne l'avez pas fait; vous avez préféré
Contre notre souhait hautement proféré,
Prendre le sceptre en mains, annuler nos suffrages,
A l'homme de nos choix prodiguer les outrages

Et le forcer enfin, par sa démission,
A laisser triompher la coalition.

Soit, mais n'oubliez pas que vous êtes coupables;
Que vous êtes trois cents, désormais responsables
Des désordres, des deuils, des troubles, des dangers
Qui pourraient résulter de vos affreux projets;
Que vous méconnaissez nos volontés suprêmes,
Que la foule ici-bas flotte entre les extrêmes;
Qu'en déchirant ainsi votre mandat tronqué,
Si le péril advient, vous l'avez provoqué;
N'oubliez pas enfin ceci : que certains crimes
Peuvent précipiter un pays aux abîmes,
Que, réchappé du gouffre et soudain redressé,
Il vous demandera compte du sang versé,
Et qu'une fois lancés dans votre forfaiture,
Il faudra jusqu'au bout poursuivre l'aventure...

D'ailleurs qu'espérez-vous? Profiter du pouvoir
Pour préparer un lit au roi de votre espoir;
Mettre dans les parquets et dans les préfectures,
Bourreaux de l'avenir, toutes vos créatures;
Pétrir par le journal, le sabre et le discours
Ce peuple si facile au prestige des Cours;

Abuser du renom d'un vaincu magnifique
Pour étouffer en paix la jeune République
Et, grâce à Mac-Mahon, grâce à ce beau soldat,
Bravant vos électeurs, châtrer votre mandat!

Eh bien! rappelez-vous que votre dictature
Est vouée au néant par sa seule nature;
Qu'alliés pour le but, opposés de moyens,
Vos rois auront toujours contre eux les citoyens;
Que la majorité dont vous êtes les maîtres
Rencontrera parfois des lâches ou des traîtres;
Qu'unis pour démolir, désunis pour fonder,
Vous ne pouvez rien faire et rien consolider,
Et qu'en vous dissolvant, au contraire, sans honte,
Peut-être le pays saurait en tenir compte...

Allons, législateurs, annulez vos succès;
Pensez en citoyens, agissez en Français;
Respectez nos désirs, aidez notre espérance;
Séparez-vous demain pour réunir la France...
— Surtout n'essayez pas de briser le courant :
Car la digue toujours cède sous le torrent!

24 mai 1873.

XXI

LIBÉRATION DU TERRITOIRE

A Monsieur Hoffherr,
émigré d'Alsace

C'EST fini : le pays a craché sa rançon ;
L'Allemand quitte Gravelotte,
Emportant dans sa botte
L'argent de la vendange et l'or de la moisson.

Le sol est affranchi ! — Mais notre orgueil déplore
Les champs où vous êtes tombés
Par le sort dérobés,
Héroïques soldats du drapeau tricolore.

Rien n'est fait tant qu'un seul de vos tombeaux errants
Retiendra vos âmes altières
Au fond des cimetières
Que ferme à nos regrets le fer des conquérants !

Vous avez succombé sous le devoir tragique;
Nous vous suivrons sur le chemin,
Et quelque lendemain
Vous ressuscitera de la nuit léthargique :

Où notre deuil finit commence notre espoir :
Nous en préparerons l'issue,
Et l'insulte reçue
Verra votre matin vengé par notre soir.....

— O vous, mains qui tuez, cœurs vaillants à la peine,
Cerveaux gardiens du souvenir,
Rapprochez l'avenir,
Trempez le glaive, aimez la mort, forgez la haine !

La France est libre, soit; mais elle pleure encor
Metz et Strasbourg, ses deux jumelles
Prises à ses mamelles,
Mais la Prusse nous doit du sang contre notre or :

Donc pas de joie autour des urnes funéraires ;
Laissons le soin aux longs hivers
D'effacer nos revers :
Les roses des étés consoleront nos frères !

15 septembre 1873.

XXII

ÉPILOGUE

Ici finit le nouveau tome
Du drame par mes vers tracé,
Et le second s'achève comme
Le premier avait commencé :

Le premier célébrait la lutte
Contre l'Empire et l'Allemand,
Le second console la chute
Et rêve l'affranchissement.

L'autel tombe, le trône croule,
L'homme disparaît sous la foule,
Un enfantement solennel

Agite les flancs de la France
— Et mon cœur suit dans sa souffrance
Le Peuple, martyr éternel!

Octobre 1873.

TABLE

Paris. — J. CLAYE, imprimeur, 7, rue Saint-Benoit. [1638]

A LA MÊME LIBRAIRIE.

DU MÊME AUTEUR :

PARIS. — J. CLAYE, IMPRIMEUR, 7, RUE SAINT-BENOIT. — [1638

